



LE SEPTIÈME KAFANA

Maison d'Europe et d'Orient

Date Du 21 au 25 février 2012

Texte Dumitru Crudu, Nicoleta Esinencu et Mihai Fusu

Mise en scène Nathalie Pivain

Avec Céline Barcq, Frédéric Gustaedt, Salomé Richez

Assistante Céline Meyer

Création lumière Raphaël De Rosa

Régie Dominique Dolmieu



Pour notre premier article sur la Maison d'Europe et d'Orient, j'aimerais tout d'abord me permettre d'évoquer l'emplacement et la conception de ce lieu atypique. Situé dans le 12^e arrondissement, la Maison d'Europe et d'Orient joue à cache-cache avec ses hôtes : dans l'étroitesse d'une ruelle, au détour du fameux passage Hennel, la devanture brouille les pistes. Librairie, café, centre de discussion, tout masque la petite salle en arrière-boutique qui sert de lieu de représentation. Cette demeure cosy accueille à bras ouvert tous les passionnés et avides de découvertes. A peine entrée, je m'y sens chez moi, telle une maison de campagne en plein centre-ville. Le spectacle commencera avec dix bonnes minutes de retard, le temps de papoter tranquillement au bar en compagnie des habitués de la Maison, qui ont su avant nous autres débusquer la fraîcheur et la convivialité de ce lieu.

Une fois enivrée de toute cette décontraction, je pénètre enfin dans la salle, camouflée derrière une porte que j'aurais ordinairement, et bien naïvement, prise pour la réserve de la librairie. Il arrive bien souvent que dans les papiers publiés par la presse, nous trouvions souvent l'expression « débarquer dans un autre univers ». Contrefaite et surexploitée, celle-ci perd tout son sens, or, c'est pourtant ce que j'ai vécu en tant que spectatrice. Au plus proche de la scène et des comédiens, en raison de l'exiguïté de l'espace de représentation, nous spectateurs nous perdions le no man's land, ou ce que nous nommons aussi le quatrième mur, qui sépare notre espace de confort – les sièges – et l'espace propre de la représentation – le proscenium. Calés les uns sur les autres dans nos chaises parsemées de coussins, nous étions des objets du décor entre lesquels se déplaçaient les comédiens. Tels des Phénice ou Arsace raciniens, nous devenions les personnages-confidents d'une tragédie néoclassique, écoutant avec horreur et frissons les témoignages que toutes ces femmes représentées sont venues nous murmurer au creux de l'oreille à plusieurs reprises.

« Kafana » est un mot d'origine est-européenne qui signifie « bar » ou « bar à café ». Derrière cette neutralité du terme, la kafana désigne les lieux d'exploitation de nombreuses femmes. Enlevées à leur famille, bien souvent vendues par celle-ci, les femmes deviennent un objet de marchandise, que des proxénètes très organisés se vendent et s'échangent jusqu'à l'usure. Prises dans le contexte mercantiliste et consumériste de notre siècle, les femmes ne naissent plus que pour devenir produit. L'adage de Simon de Beauvoir – On ne naît pas femme : on le devient- s'est perverti pour devenir un « On ne naît pas produit : on le devient ».

Pourquoi le chiffre 7 ? Il désigne la limite pour toutes ces femmes entre la vie et la mort, dans ce que Lacan nomme l'entre-deux morts pour la tragédie sophocléenne. Le 7^e Kafana représente donc cette zone intermédiaire, au-delà, les femmes sombrent dans la démence ou la mort. Comment s'en sortir ? Comment s'échapper d'un kafana pour ne surtout pas arriver à son septième ? C'est la question que se posent toutes ces femmes esclaves des temps modernes. Pour les retranscrire sur scène, un homme et deux femmes. Trois comédiens qui passent par tous les rôles : bourreau et victime. Ils ne sont pas à proprement parler des acteurs qui agissent pour une représentation en mouvement, mais plutôt des corps passifs qui transmettent un témoignage. Les corps charnels ne sont plus que des passeurs d'une oralité brûlante. Les femmes représentées ne sont pas deux mais plusieurs, pour appréhender la diversité sans approcher la compassion. Les discours se font tout en retenue, sans voyeurisme, dans une énonciation sèche que la poésie ne parvient pas à percer. Le sordide ne peut plus être retranscrit par la poésie, par exemple, typiquement baudelairienne des *Petits Poèmes en Prose* : la syntaxe n'est plus que froideur et dureté.

Les énoncés des hommes, à travers le seul comédien de la pièce pris comme prototype, fracturent les discours des femmes. Le récit subit la même cassure par l'homme qu'endurent les femmes : violence physique et psychologique. Enfin, une troisième femme fait partie de la représentation. Extérieur à la scène – postée en régie – elle prend la position d'une journaliste, en lisant des coupures de presse. Rôle endossé par la metteuse en scène, cette femme, elle-aussi anonyme, ponctue les témoignages de chiffres et données aux vues de mettre en lumière les responsables de la prolifération d'un tel marché. Plus que pointer un seul coupable, cette intervention signifie la dissension entre deux moitiés d'une même unité : alors que l'Europe se veut pionnière en matière d'égalité hommes-femmes, elle ne tente que trop peu d'endiguer la profusion des réseaux de prostitution de son pan occidental. Les corps des comédiens reflètent d'ailleurs très bien ce que les mots ne peuvent exprimer : le gestus de l'acteur ne constitue pas l'acte interprétatif d'une dénonciation mais un flux de paroles, un témoignage vivant.

Alors bien plus que de décrire la scénographie justement trouvée de cette pièce ou les modalités diverses et variées d'élocution qui nous mettent mal à l'aise autant qu'ils provoquent paradoxalement en nous un désir d'empathie, je ne peux que vous inviter à aller voir cette représentation d'un texte très peu joué et traduit depuis presque dix ans aux éditions L'Espace d'Un Instant. Malheureusement, la représentation à la Maison de l'Europe et de l'Orient se finit le 25 février, si vous n'êtes pas disponible, une autre session de représentation se fera du 24 avril au 5 mai 2013 au Théâtre de l'Opprimé.